

**Communication
de Monsieur Hubert Collin**

∞ ♦ ∞

Séance du 23 mai 2003

∞ ♦ ∞

**Charles-Henri de Lorraine,
prince de Vaudémont, souverain de Commercy,
homme de guerre,
diplomate et homme de cour (1649-1723)**

Portrait d'un «citoyen de l'univers» ami des arts

De tous les grands personnages qui ont occupé le devant de la scène du grand théâtre que fut le règne de Louis XIV, le prince de Vaudémont est probablement l'un des plus brillants, probablement aussi l'un des plus riches, certainement l'un des moins connus, et à coup sûr l'un des mieux «documentés».

Ses papiers personnels, intégralement conservés, se trouvent à la Bibliothèque nationale de France, à Paris, conservés à la suite de la Collection de Lorraine, au département des manuscrits. Cet ensemble, si j'en crois la *Bibliographie lorraine* que publie l'Académie nationale de Metz, n'a jamais servi qu'une seule fois, et pour une étude sur l'histoire du Milanais sous le régime espagnol. Le prince de Vaudémont n'aurait pas reconstruit le château de Commercy, qui est parvenu jusqu'à nous et qui est cité dans tous les Guides touristiques, qu'on pourrait se demander si le commanditaire a réellement existé ou, au contraire, s'il ne fut pas un personnage imaginaire, quelque marquis de Carabas ou quelque baron de Munchhausen de conte pour enfants.

Or le prince de Vaudémont a bien existé. Il est né à Bruxelles le 17 avril 1649.

Son père était personnage étrange. Il semble que l'adjectif «instable» ait été inventé pour le qualifier. Instable en politique, instable dans ses alliances, instable dans la vie quotidienne, instable dans sa fidélité conjugale, le duc de Lorraine Charles IV s'était très tôt fait remarquer par sa mésentente avec son épouse et cousine, la duchesse Nicole de Lorraine. En fait, il détestait cette malheureuse, pas très belle et peu intelligente. L'ayant abandonnée pour vivre avec Béatrice de Cusance, une princesse rencontrée à Besançon, celle-ci lui donna trois enfants dont deux survécurent : Anne de Lorraine, née à Trèves en 1639, et Charles-Henri, né à Bruxelles en 1649.

Béatrice de Cusance était née en 1614 au château de Belvoir en Franche-Comté, dans une famille riche et noble au service de l'Espagne. La famille maternelle était originaire du Brabant. Les parents, couple très cultivé et s'adonnant passionnément à la musique, donnèrent à Béatrice une éducation soignée. Ils lui donnèrent pour mari en 1635 un jeune homme de la haute aristocratie, Léopold Eugène Perrenot de Granvelle, prince de Cantecroix, neveu du cardinal-gouverneur de Besançon.

C'est dans cette ville, alors sous domination espagnole, que le duc Charles IV fugitif fit la connaissance de Béatrice. Elle était alors une jeune femme d'une radieuse beauté dont le portrait qu'en fit van Dyck, encore conservé au Musée de Besançon, nous a conservé le souvenir. Le duc devint son amant en décembre 1636. Le mari mourut de la peste le 6 février 1637. Moins d'un mois plus tard, Charles IV et Béatrice contractaient un mariage secret.

Dans la famille ducale, le mariage fit scandale. Le duc fautif aurait bien voulu faire annuler son précédent mariage avec la duchesse Nicole, alors assignée à résidence à Paris, en l'hôtel de Lorraine, depuis 1633, mais le pape Urbain VIII excommunia Charles IV en 1642.

Le couple de Béatrice et de Charles ne tarda pas à se disloquer. Une tentative de consolidation de l'union se solda par une deuxième naissance, celle de Charles-Henri de Lorraine qui fut titré prince de Vaudémont. La naissance eut lieu à Bruxelles en 1649. Ce détail a son importance.

Dans un testament autographe écrit en 1674, Charles IV légua tous ses biens en Flandre à Charles-Henri «à charge et condition qu'il ne servira jamais contre son obligation de naissance qu'il a pris sous le roi d'Espagne à Bruxelles».

Le testateur ajoutait un peu plus loin : «En cas qu'il vient à manquer et servir contre sa dite Majesté catholique, les biens seraient attribués à son neveu le prince Charles».

Les parents se séparèrent par la force des choses. Béatrice fut un jour, par ses folles dépenses, acculée à la banqueroute. Charles IV vint à Bruxelles pour tenter de l'aider. C'est là que les Espagnols s'emparèrent de sa personne (24 février 1654) et le transférèrent prisonnier à l'Alcazar de Tolède. Sur ces entrefaites, le faux mariage des deux protagonistes fut cassé à Rome le 23 mars.

Pendant que le duc de Lorraine se morfondait à Tolède, la duchesse Nicole mourut à Paris le 20 février 1657. La paix des Pyrénées ayant rendu sa liberté à Charles IV (oct.-nov. 1659), ce dernier vint à Paris s'installer à l'hôtel de Guise, non loin de sa sœur la duchesse d'Orléans, et finalement regagna Nancy.

C'est alors que Béatrice conçut l'étrange idée de se remarier avec Charles IV. Ce dernier, de guerre lasse, finit par y consentir. Ce fut un mariage par procuration (20 mai 1663). Le duc s'en désintéressait complètement. Il séjournait alors au château de Remicourt et soupirait aux pieds de la belle Isabelle de Ludres. La pauvre Béatrice mourut quinze jours plus tard. Elle avait 49 ans. Son deuxième fils, le prince Charles-Henri, venait d'atteindre celui de 14 ans, c'est-à-dire sa majorité : l'âge pour un gentilhomme d'apprendre le métier des armes.

Au moment de la mort de Béatrice de Cusance, Charles IV était âgé de 59 ans. Ceux qui l'ont approché de son vivant l'ont décrit comme un merveilleux prince, plein de charme et de gaieté, conteur drôle mais capable de roserie, voire de cruauté. Il faisait des mimiques, multipliait les grimaces, ne supportant pas les gens morgueux et solennels et se moquant d'eux sans retenue. Il s'est ainsi créé bien des haines, en particulier chez les Espagnols de Bruxelles dont il se fit des ennemis irréductibles. Au demeurant, c'était un homme d'allure martiale, doué d'une élégance extrême.

En conversation, Charles IV avait le génie de l'esquive. Insaisissable comme une anguille, il devint en politique l'homme des résultats désastreux.

Son entourage domestique et ses sujets l'aimaient cependant beaucoup car il savait complimenter et payait toutes ses dettes. Mais Charles IV a rudoyé durement sa noblesse, surtout la plus élevée, ne voulant ni partager son pouvoir ni en déléguer aucune parcelle à des grands désireux de grandir un peu plus...

Charles IV posséda le génie de former des régiments, à une époque, celle de la Guerre de Trente Ans, qui vit l'Europe occidentale se muer en un immense marché de soldats mercenaires. Le duc de Lorraine aura formé dans sa vie quelque 260 régiments pour le seul service des Habs-

bourg. Charles IV savait à merveille manipuler les finances, trouver des crédits, les placer en banque, faire des achats judicieux, non seulement des achats fonciers autour de Bruxelles, mais encore des achats de pierres pouvant servir à gager des emprunts. On estime qu'en 1652, le chef lorrain possédait un trésor de guerre de 1 200 000 écus. En 1654, il aurait possédé 13 000 000 de florins sur les banques de Francfort et de Hollande.

Homme instable, le duc ne se plaisait qu'à la guerre où il s'était révélé un général excellent, l'un des meilleurs du XVII^{ème} siècle. Le fils suivit son exemple et se voua au métier des armes pendant la première partie de son existence. Il obtint son premier commandement à l'âge de seize ans, pendant la guerre que son père fit à l'électeur palatin (1665-1666). Aux côtés de son beau-frère le prince de Lillebonne, Charles-Henri sut montrer qu'il était réellement doué pour la guerre. L'année suivante, les troupes lorraines participèrent à la guerre de Flandre.

Louis XIV les apprécia tellement qu'il voulut les garder à son service. Le duc de Lorraine envoya Charles-Henri à la cour de France pour réclamer leur retour. Le roi fit taire l'envoyé en lui donnant une pension de 2 000 écus par mois tant qu'il serait à la cour. Le roi organisa aussi un tourbillon de fêtes et de bals autour du lorrain. Les femmes étaient folles de lui. Le fils du duc était pris en otage, même si la prison était dorée. Le roi renvoya finalement Charles-Henri en Lorraine pour mettre fin à une liaison de celui-ci avec une fille d'honneur de la reine.

En 1668, les Lorrains poursuivirent leur campagne contre l'électeur Palatin. A Bingen, ils remportèrent un succès décisif sur leur adversaire qui, à la veille de sa défaite, traitait encore dédaigneusement les Lorrains de «piqueurs de vaches».

En 1669, au milieu de fêtes magnifiques organisées à Bar-le-Duc et à Nancy, Charles-Henri épousa la très belle Anne-Elisabeth de Lorraine-Elbœuf ; riche mais étrange alliance, puisque la jeune mariée était la nièce de l'oncle Lillebonne qui avait épousé Anne de Lorraine, la sœur du mari : exemple d'impexe familial alors si fréquent dans les familles aristocratiques.

L'année suivante (1670), sous prétexte de sécurité, Louis XIV fit occuper militairement Nancy et la Lorraine par le maréchal de Créqui. Le duc et son fils durent prendre le large.

Après de longues pérégrinations, ils aboutirent à Bruxelles. Charles-Henri, avec deux régiments, se mit alors au service de l'Espagne sous le haut-commandement du comte de Monterrey, gouverneur des Pays-Bas. Dans le même temps, le beau-frère Lillebonne se ralliait à la France.

Du côté espagnol, Charles-Henri prit part au siège de Charleroi et manqua d'y être tué. Fait prisonnier par les Français lors de la chute de Besançon (22 mai 1674), Louis XIV le traita royalement et lui permit un long séjour à Paris auprès de son beau-frère le duc d'Elbœuf. Dans ses Mémoires, le marquis de Beauvau remarque «que ce Prince eut le plaisir d'y voir représenter un opéra en musique», spectacle encore peu répandu et qui fera de lui un adepte de l'art lyrique en train de naître. Après cela, Charles-Henri retrouva son commandement à l'armée espagnole des Pays-Bas.

C'est alors que se situe l'envoi de Charles-Henri pour une longue mission diplomatique auprès de la cour d'Espagne à Madrid, puis à Rome auprès du pape, et enfin auprès de l'empereur. Il s'acquitta si bien de sa mission que le roi Charles II le nomma Grand d'Espagne et lui conféra la Toison d'Or. A la même époque, l'empereur Léopold fit de lui un prince de l'Empire. Celui que nous appellerons désormais «le prince de Vaudémont» était parvenu au sommet des honneurs.

Pendant ce temps, son père le vieux duc Charles IV, toujours enragé de batailles, avait réussi, à la tête d'un corps d'armée de princes allemands, à accrocher les troupes du maréchal de Créqui sous les murs de la Chartreuse de Trèves, au confluent de la Sarre et de la Moselle, au lieu-dit Konz-Saarbrücken. Là, le 11 août 1675, le duc de Lorraine eut la joie immense d'écraser le maréchal de Créqui et de tirer ainsi une vengeance éclatante de celui qui, cinq ans auparavant, avait traîtreusement envahi ses duchés et sa capitale. Créqui vaincu s'enferma dans la ville de Trèves. Les vainqueurs de la veille mirent le siège devant ses murs. Le prince de Vaudémont, à peine revenu de sa mission en Espagne, prenait part à l'action. Pendant que les impériaux et les lorrains emportaient la ville d'assaut, Vaudémont fut sérieusement blessé à la joue. Le prince dut se rendre à Luxembourg pour s'y faire soigner.

Après la mort de Turenne, tué sur la rive gauche du Rhin le 27 juillet précédent en faisant face à Montecuccoli et au prince Charles V de Lorraine, un flottement s'était installé parmi les belligérants. Charles IV attendait les événements dans un village du Palatinat, nommé Allenbach, sur le Hunsrück, non loin de Bernkastel. C'est là qu'il mourut soudainement, au cours d'une conversation de stratégie avec son fils le prince de Vaudémont. Le fils recueillit son dernier soupir (20 septembre 1675).

N'étant pas de naissance légitime, Vaudémont n'obtint pas la succession aux duchés de son père, mais il était néanmoins richement doté à titre personnel. Il possédait, outre le comté de Vaudémont, les comtés de Bitche et de Sarrewerden, le comté de Falkenstein, la seigneurie de Fénétrange et de confortables rentes en Alsace.

La localisation de ces biens au cœur de la Lorraine germanophone peut intriguer l'observateur. Il est certain que les châtelainies du «bailliage d'Allemagne» avaient la réputation flatteuse d'être, plus que les autres, fidèles à la famille ducale.

En outre, depuis sa prison de Tolède, le duc avait recommandé à Béatrice et à ses proches qu'on enseignât l'allemand à Charles-Henri, ce qui dénote une prédilection géographique. On sait en tout cas qu'en 1664-1665, le duc donna à Charles-Henri la baronnie de Fénétrange avec l'intention d'en faire plus tard, avec le comté de Falkenstein acheté en 1667, le noyau d'un duché de Saarland ou de Sarrelande, en union avec les terres de Bitche et de Sarrewerden, augmentées des terres de Sarralbe, de Sarreguemines, de Sarreck et de possessions à Marmoutier.

La carrière militaire et diplomatique du prince se poursuivit de longues années au service de l'Espagne. Il parvint au grade suprême de capitaine général des Pays-Bas. C'est lui qui conduisit le siège de Namur en 1695.

Après le traité de Ryswick (1697), le roi d'Espagne Charles II le désigna comme gouverneur du Milanais. C'était le plus élevé des emplois de la monarchie espagnole. Le roi Charles II mourut sans postérité le 1er novembre 1700, léguant par testament ses possessions espagnoles à un français, le prince Philippe, petit-fils de Louis XIV.

A Milan, le prince de Vaudémont, représentant légal du roi d'Espagne défunt qui était «duc de Milan», reconnut le prince du sang français comme nouveau souverain de Milan. Celui-ci devint Philippe V roi d'Espagne et duc de Milan. Le Milanais, passant de l'obédience des Habsbourg à celle des Bourbons, changeait ainsi de souveraineté. Le roi Louis XIV en fut enchanté. L'empereur d'Allemagne qui convoitait le Milanais, beaucoup moins. On sait que la guerre de succession d'Espagne trouva en cela un de ses motifs.

Le 18 juin 1702, le nouveau roi d'Espagne vint en visite officielle à Milan. Le prince de Vaudémont lui réserva un accueil splendide et ordonna des représentations à l'Opéra. Rien n'y fut épargné. On y employa les décors et les costumes les plus merveilleux, les meilleures voix d'Italie, les bons danseurs de Paris, on y joua les plus beaux opéras français, la plus belle musique italienne. Le 19 juin, ce fut la «première» de l'opéra «Angelica nel Catai», qu'on rejoua le lendemain. Philippe V repartit pour l'Espagne à l'automne, en emmenant avec lui une troupe italienne d'opéra-bouffe.

La guerre en Italie prit une mauvaise tournure. Le 15 août 1702, Charles-François de Lorraine, prince de Commercy, neveu de Vau-

démont, général dans l'armée impériale, trouva la mort à Luzzara en attaquant le duc de Vendôme. Puis le duc de Savoie quitta l'alliance de Louis XIV. Les impériaux poussèrent leurs avantages. Le fils du prince de Vaudémont et de son épouse, le prince Charles-Thomas de Lorraine, combattait dans leurs rangs. Au début de 1704, il parvint au grade de feld-maréchal. Malheureusement, il fut tué à son tour le 12 mai 1704 à l'affaire d'Ostiglia. La postérité masculine de Charles IV était désormais éteinte. Toute la famille fut plongée dans le deuil.

Après la victoire à Turin du prince Eugène de Savoie-Carignan, généralissime impérial, la position des hispano-français dans le Milanais devint intenable. Ces combattants étaient 20 000. Le prince de Vaudémont fut assez habile pour organiser leur rapatriement vers la France en négociant leur passage avec le prince Eugène. Ce sauvetage fut très apprécié de Louis XIV, mais Vaudémont dut abandonner le Milanais aux impériaux (1707). Il vint se réfugier à Paris et descendit chez sa sœur Anne, princesse de Lillebonne, en l'hôtel de Mayenne, rue Saint-Antoine.

Le roi le reçut à Marly comme un précieux allié et lui fit fête. Il le logea même à Marly et à Versailles. Vaudémont était un bel homme, riche, spirituel et de manières galantes. Ses deux nièces, Mlle de Lillebonne et la princesse d'Epinoy, elles aussi très belles, étaient fort introduites à la cour. Elles faisaient partie de la coterie de Madame de Maintenon, du ministre Chamillart, du maréchal de Villeroy, du duc du Maine, du duc de Vendôme...

A la cour, Vaudémont obtint les plus grands succès. Le mémorialiste Saint-Simon, dont est connue la haine recuite pour la Maison de Lorraine, a laissé de lui un portrait sans complaisance : c'était, dit-il, une «solide et brillante figure», multipliant «les grâces pécuniaires et... les distinctions de considération». Les Espagnols ne l'aimaient pas. Le duc d'Albe voyait en lui un «citoyen de l'univers, affranchi des Hollandais, confident du roi Guillaume, créature de la Maison d'Autriche, serviteur [si] attaché et [si] employé toute sa vie de tous les ennemis personnels du roi et de la France...».

Saint-Simon se demandait «comment ce Protée pouvait avoir enchanté si complètement le roi et tout ce qui avait le plus d'accès auprès de lui en tout genre».

Saint-Simon considérait Vaudémont comme un conspirateur. D'ailleurs, il habitait «à Paris au temple de la haine contre les Bourbons [c'est-à-dire à l'hôtel de Mayenne] avec des Lorraine si dignes des Guise [...] ils y passaient leur vie en trahisons». C'était là qu'habitait aussi François Barrois, l'envoyé du duc Léopold à Paris.

Saint-Simon estimait que Vaudémont et ses nièces étaient les agents de renseignement ordinaires de Barrois. Barrois rapportait tout ce qu'il apprenait à la cour de Lunéville, et de Lunéville, le duc répétait tout à la cour de Vienne.

Devenu vieux, les mains et les pieds déformés par les rhumatismes, le prince de Vaudémont avait renoncé à toute activité militaire. En 1707, son cousin le duc de Lorraine lui céda la châtellenie de Commercy. Pensant à la retraite, Vaudémont fit réédifier magnifiquement le château de Commercy et donna ainsi de l'ouvrage à deux architectes célèbres, Nicolas Dorbay et Germain Boffrand. Les immenses moyens financiers dont il jouissait, surtout depuis ses années de gouvernement à Milan, lui permirent aussi de doter sa ville d'un hôpital, d'un couvent de Capucins, d'un couvent d'Ursulines, et de faire reconstruire à neuf le prieuré bénédictin du Breuil.

Le château de Commercy, lui-même doté de jardins de grande étendue et splendidement aménagés de pièces d'eau considérables, communiquait par une majestueuse chaussée carrossable avec un grand forêt. Le prince y avait fait tracer des allées spéciales pour pouvoir y chasser en calèche. Le château devint habitable en 1711 mais sa rénovation entière ne fut terminée que dix ans plus tard.

A partir de 1711, le prince délaissa presque entièrement Paris et Versailles. A la cour, la mort du Dauphin lui avait fait perdre son protecteur, à lui et à sa nièce M^{lle} de Lillebonne. Désormais l'oncle et la nièce vécurent par prédilection en Lorraine, et se partagèrent entre Lunéville et Commercy, et même Nancy. M^{lle} de Lillebonne se fit élire abbesse de Remiremont. L'abbatiate de la grande maison de dames nobles ne l'obligeait à aucune résidence prolongée. Les occasions de petits voyages étaient nombreuses.

En juillet 1714, le prince de Vaudémont et sa nièce, désormais abbesse de Remiremont, reçurent à Commercy quinze jours durant le prétendant au trône d'Angleterre Jacques III Stuart, le duc Léopold et la duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans, Charles-Joseph de Lorraine, prince-électeur de Trèves, et toute la cour de Lunéville.

On s'y adonna au jeu avec ardeur, il y eut banquets, danse, comédie, musique, chasse, pêche, et tous les plaisirs d'une société jeune et insouciant. Tout le monde cependant n'était pas jeune. Vaudémont vieillissait, il tenait bon malgré les infirmités. Mais sa femme, Anne-Elisabeth de Lorraine-Elbœuf, mourut subitement après les fêtes, le 5 août.

C'était l'époque où le musicien Desmarest déployait tout son talent à la cour de Lunéville et enseignait la musique aux enfants ducaux. L'année

suivante (1715) au cours du carnaval, on reprit à Nancy, à l'Opéra, la pastorale *Diane et Endymion* du grand compositeur désormais devenu lorrain.

A Lunéville, la duchesse Elisabeth-Charlotte entretenait une abondante correspondance dont une partie a été publiée. La duchesse y décrivait avec bonheur les allées et venues entre Commercy et Lunéville et citait complaisamment les personnalités composant la petite cour qui s'était reconstituée autour de Vaudémont.

On y voyait le cardinal Armand-Gaston de Rohan, grand aumônier de France, prince-évêque de Strasbourg, Mesdames de Soubise et de La Meilleraie, l'abbesse de Remiremont, le prince Alphonse-Henri de Lorraine-Harcourt, le prince Louis de Lorraine-Lambesc, comte de Brionne, le duc de Mazarin, Mademoiselle de Melun... Le carnaval se fêta à Nancy. Le 26 janvier 1717, Elisabeth-Charlotte y vint au bal avec le prince de Vaudémont. La Saint-Hubert eut lieu à Lunéville. La duchesse décrivit ainsi la journée, probablement assez burlesque :

«Nous fîmes hier la Saint-Hubert. Il n'y eut, de tous les équipages qui coururent et qui étaient en grand nombre, que le nôtre d'heureux, car nous prîmes notre cerf et nous fîmes la plus belle chasse du monde dans le bois de Vitrimont. Le prince de Vaudémont courut avec ses chiens mais il manqua le cerf après avoir couru cinq heures. Mes enfants coururent le chevreuil avec aussi les chiens du prince de Vaudémont, et manquèrent aussi. Le prince de Soultzbach et celui de (Hohen)-Zollern coururent le lièvre avec les petits chiens de S.A.R. et ne prirent pas. Votre frère (Charles-Louis de Lenoncourt-Blainville, premier gentilhomme de la Chambre) courut le loup avec les lévriers de S.A.R. et ne prit qu'un renard. Spada et Lambertye coururent le sanglier, et n'en trouvant pas, ils prirent un chevreuil. Ils couraient avec leurs chiens qu'ils avaient joint ensemble. Voilà comme s'est passée la Saint-Hubert. Pour aujourd'hui, nous aurons musique, comédie jouée par les dames et *cavalié*, et le soir bal...».

Quinze jours plus tard, la joyeuse compagnie présente à Lunéville se transportait à Commercy en faisant une halte au château de Gondreville dont venait d'être doté le dernier prince d'Elbeuf, Emmanuel-Maurice de Lorraine. Au nombre des invités, il y avait le cardinal de Rohan, la duchesse de Talard, une Rohan, l'abbé de La Tour d'Auvergne, abbé de Cluny, grand-prévôt de Strasbourg, l'abbé de Gorze, un Rohan, le duc de La Meilleraie-Mazarin, le baron Pfütschner, milord Buzy, le comte d'Harcourt, seigneur d'Acraignes... La compagnie devait repasser quelques jours plus tard à Lunéville avant de poursuivre son équipée cynégétique en direction du château de Saverne. Le nouveau châtelain

de Gondreville mérite une mention spéciale. Le prince d'Elbeuf était lieutenant général de l'empereur à Naples. Il habitait ordinairement au château de Portici. Il est celui qui exécuta les premières fouilles archéologiques d'Herculanum en 1719.

Telle était donc la société cosmopolite et aristocratique au sein de laquelle le prince de Vaudémont passa la dernière partie de son existence.

En 1719, Vaudémont effectua une ultime mission diplomatique à Versailles. Le pape Clément XI était décidé à créer un évêché à Nancy. Il ne manquait plus que l'assentiment de la cour de France. Le duc Léopold envoya son cousin pour emporter la décision, mais le Régent, pourtant beau-frère du duc et le cardinal Dubois, l'âme damnée du Régent, demeurèrent intraitables et refusèrent de donner leur accord. Vaudémont en fut si contrarié qu'il tomba dangereusement malade et faillit en mourir. Nancy attendit encore son évêché pendant 58 ans.

Une des dernières sorties publiques du prince de Vaudémont se produisit à Lunéville le 25 juillet 1722. Ce jour-là eut lieu, dans la chapelle du château, la réception du prince Léopold-Clément dans l'ordre de la Toison d'Or. La cérémonie fut rehaussée par la musique de Desmarest qui y fut splendidement jouée.

Six mois plus tard, le 14 janvier 1723, Charles-Henri de Lorraine, prince de Vaudémont, souverain de Commercy, mourut au Palais ducal de Nancy. Sa mort fut sincèrement pleurée par toute la cour. L'abbesse de Remiremont, sa nièce de Lorraine, se montra inconsolable. Le prince fut inhumé en la Chartreuse de Bosserville que son père, le duc Charles IV, avait fondée aux portes de Nancy.

Le mémorialiste Saint-Simon rapporta la mort de Vaudémont avec une sourde joie. Il eut cependant le regret d'apprendre que la princesse d'Épinoy, l'autre nièce, qu'il haïssait pour avoir été l'ancienne confidente de Madame de Maintenon, fut celle qui recueillit l'immense fortune de l'oncle défunt.

Quant à la souveraineté de Commercy, elle fit retour au duc de Lorraine.

La biographie du prince de Vaudémont que vous venez d'entendre paraît être le condensé de travaux antérieurs plus importants. Il n'en est rien. Vaudémont est encore un inconnu. Personnage cosmopolite, aucun pays ne l'a revendiqué pour sien, ni la Belgique où il est né et où il a vécu si longtemps, ni la France, ni la Franche-comté où il s'est battu, ni même la Lorraine où il a vécu ses vieux jours et où il est mort. Vaudémont a beau avoir été le reconstruteur du prieuré du Breuil, à Commercy, où dom Calmet fut éduqué, dom Calmet a très peu parlé de lui dans son Histoire de Lorraine. Le personnage n'est pas vraiment mystérieux mais il n'a jamais fait l'objet d'une biographie digne de ce nom. L'essentiel de ce que nous venons d'écrire, nous l'avons trouvé dans les Mémoires de Saint-Simon ou dans ceux du marquis de Beauvau.

Il y eut trois personnages en Charles-Henri de Lorraine : l'homme de guerre, l'homme de gouvernement et l'homme de cour. Quand on aura pris le temps de bien l'étudier, on découvrira probablement que l'homme de cour, ami des arts, fut le plus original des trois hommes qu'il portait en lui. C'est ce que permettent de supposer l'existence des très nombreux volumes d'archives du prince de Vaudémont qui sont parvenus jusqu'à nous et qui sont conservés à la Bibliothèque nationale de France : correspondance envoyée et reçue par le prince et sa femme en Espagne et en Italie de 1675 à 1710 (39 volumes) ; lettres envoyées par Louis XIV, Philippe d'Orléans, Philippe V d'Espagne, les ministres Chamillart, Torcy, Pontchartrain, 1701-1707 (2 volumes), trente six volumes de papiers de dépenses domestiques du prince et de la princesse (train de vie, œuvres diverses) faites à Milan (1698-1706) et à Commercy (1721-1722), vingt-deux volumes de lettres d'affaires échelonnées de 1668 à 1707, et des recueils de correspondance administrative et diplomatique par dizaines. Bien des connaissances concernant la vie artistique à l'époque de Louis XIV et de la Régence se cachent dans cette immense documentation. L'amateur d'art et d'histoire qui contemple les représentations du château de Commercy peintes au XVIII^{ème} siècle sait bien que ces images muettes possèdent une chronique. La chronique reste à écrire.

Le mobilier du château de Commercy en 1732

Le *Lothringisches Hausarchiv* de Vienne contient un certain nombre d'inventaires du mobilier des châteaux ducaux de Lorraine qui ont été dressés avant 1737 sur l'ordre de la cour de Lunéville. Parmi ces inventaires, nous avons trouvé celui du mobilier du château de Commercy. L'inventaire date de septembre 1732. Il ne comporte pas moins de cinquante huit pages in-folio d'écriture, ce qui est assez dire l'importance de la masse du mobilier décrit.

Nous allons voir ce que la richesse de celui-ci répond à son volume. L'inventaire paraît refléter exactement l'état du mobilier qu'avait laissé le dernier possesseur, c'est-à-dire notre prince de Vaudémont en personne, au moment de sa mort survenue dix ans plus tôt, en janvier 1723.

Nous ne savons pas ce qu'est devenu cet ensemble mobilier pendant l'intervalle du temps qui s'écoula de 1723 à 1732. Comme le duc de Lorraine Léopold avait récupéré la terre et souveraineté de Commercy à la mort de son demi-oncle, il est probable qu'étant entré simultanément en possession du château, celui-ci devint une des résidences de sa cour, au même titre que les châteaux de Bar-le-Duc ou de Ligny-en-Barrois. La description qui nous en est donnée par l'inventaire procure l'impression d'une « maison montée » mais en sommeil. Tout le matériel utilitaire, c'est-à-dire la batterie de cuisine, le matériel d'entretien, est bien présent, mais le personnel et les chevaux sont absents. Mais sans doute existait-il plusieurs fermiers agricoles ?

Toujours est-il que le mobilier inventorié fut, par les serviteurs de la duchesse régente, conditionné dans cent dix caisses, plus une caisse sans numéro, et l'ensemble convoyé à Nancy pour y être déposé au château du lieu, c'est-à-dire au Palais ducal.

A Commercy, les serviteurs entreposèrent au couvent des Capucins l'ensemble du matériel des cuisines.

Ces deux opérations une fois terminées, le château de Commercy se retrouvait complètement vide et par conséquent désaffecté. La duchesse régente Elisabeth-Charlotte reviendra y installer sa propre cour en 1737, soit cinq ans plus tard.

Nous donnons ci-après un aperçu du mobilier décrit dans l'inventaire de 1732.

Lits d'apparat

L'inventaire mentionne 25 lits de grandes dimensions qui étaient visiblement réservés aux visiteurs et aux hôtes princiers.

Les lits, selon la position qui était la leur, se voyaient appelés « à la duchesse » ou « à tombeau ». C'étaient des lits à dais et à rideaux. L'inventaire nommait les tissus employés : velours cramoisi, galons d'or et d'argent, taffetas flambé, damas cramoisi, damas vert, tissus d'indienne, vieux brocards à fleurs, filoseille rayée rouge, bleu et blanc, taffetas flambé rouge et blanc, serge d'Aumale rouge, serge grise, serge verte, rubans jaunes, verts, aurore, camelot écarlate gaufré, satin vert à bandes et cartouches de tapisserie façon point de Hongrie en soie et argent...

Le premier lit cité était certainement celui du prince de Vaudémont en personne. L'inventaire détaille les pièces «du» grand lit, étant de velours cramoisi relevé en or et en argent, avec quatre pommes de lit en bois doré garnies de quatre aigrettes : L'impériale, la courte-point et la housse d'indienne «les deux bonnes grâces», les trois soubassements, les trois grandes pentes de dehors, les quatre pentes du dedans, la housse de ce lit en deux pièces.

Viennent ensuite les housses de deux fauteuils de velours cramoisi avec un large galon d'or aux dossiers et aux sièges, et bordés d'un passepoil d'or ; les housses de huit chaises aussi en velours cramoisi et galonnées comme les fauteuils ; quatre carreaux de velours cramoisi dont trois à double galon d'or fin, avec leurs glands et franges d'or faux, et l'autre bordé d'un galon d'or fin.

Enfin, on trouve deux tapis à prier Dieu de velours cramoisi doublé d'une toile rouge, ayant chacun quatre lés (*laix*) sur environ deux aunes de hauteur bordé d'un large galon d'or et d'un autre petit, dentelé.

D'après ce qui précède, on peut voir que chaque lit décrit représentait en fait une pièce complète avec des housses de tissus précieux pour uniformiser les sièges, avec des rideaux pour garnir les portes et les fenêtres, des tapis et des tapisseries. Un «lit», c'était en réalité une chambre de parade, et de ces chambres, il y en avait plus de deux douzaines...

Autres lits

L'inventaire mentionne en outre 32 lits de plume, 2 lits de repos, une couchette, 9 sofas, un lit de sangle, 4 canapés, un grabat.

Literie

L'inventaire dénombre consciencieusement : sept paires de draps de Hollande, paraissant être une marchandise de premier choix, 62 paires de draps de lin ou de chanvre, 21 oreillers de plume ou de futaine, quelques-uns brodés, des nappes en quantité («pas de napage»), des serviettes et des draps hors d'usage, 62 traversins de plume, 44 couvertures et courtepintes piquées, 42 matelas de laine.

Meubles meublants

L'inventaire énumère une quantité considérable de meubles divers probablement fort disparates : 25 chaises de tapisserie avec «bois à la Capucine», 193 chaises de bois tourné ou sculpté, très souvent de bois doré, couvertes de moquette ou cannées, 59 fauteuils de toutes sortes, dont deux «à roulettes», 63 tabourets de bois tourné, couverts de tapisserie, 22 banquettes, souvent couvertes de cuir, 13 écrans à feu,

deux chaises à porteurs, 3 pliants, 3 guéridons, 2 carreaux, deux chaises percées «de campagne», avec 21 garnitures de semblables chaises, 33 housses pour les couvrir, et 14 housses pour chaises ordinaires. A quoi s'ajoutent 15 rideaux sans emploi déterminé, en plus desquels on observe «deux rideaux (comprendre : deux ensembles de rideaux) de panne rayée cramoisie et blanche, ayant les deux (*id est* : mesurant) onze lés sur trois aunes et demie de hauteur».

Au nombre des meubles meublants, il faut citer aussi : 90 consoles de bois doré, 90 autres consoles de bois doré plus petites, 12 bras de bois doré simples et doubles, deux tables de «marbre brut», 7 tables de marbre jaspé ou de marbre noir et une table d'argent, c'est-à-dire une table couverte d'une feuille d'argent avec ornements, pieds de biche, et les armes du prince de Vaudémont.

Miroirs

Le châtelain de Commercy aimait les miroirs. L'inventaire de son mobilier en dénombre 33 petits et grands, parmi lesquels on remarque : «deux fort grands miroirs» à chapiteau de glace bleue et blanche avec les armes du prince de Vaudémont, le fond du miroir mesurant trois pieds et demi sur deux et demi, dimensions jugées élevées au début du XVIII^{ème} siècle. Notons aussi 3 grands miroirs à cadres d'écaille et doubles cadres de bois sculpté et doré, et un miroir à cadre et à chapiteau de cuivre.

A la suite des miroirs, l'inventaire fait mention d'un certain nombre de glaces de carrosse plus ou moins brisées.

Appliques, chandeliers, girandoles

Le luminaire fixe ne compte pas moins de 210 objets, désignés sous divers noms, y compris ceux de bras ou de lustres. Ces objets sont habituellement faits de bois doré mais l'inventaire fait mention de 60 objets d'argent, voire d'argent et de cuivre. Il y a aussi «un grand lustre» à douze branches en cristal de roche.

La chapelle

Comme tout château qui se respecte, celui de Commercy possédait une chapelle avec les vases sacrés, les ornements et le mobilier nécessaire. La chapelle du château de Commercy comprenait donc les vases et objets d'autel en argent et en vermeil, le linge, les canons d'autel, le missel, les ornements blancs, violets, rouges et noirs, un reposoir de drap d'or, des bénitiers d'argent et une pierre autel consacrée.

Ivoires

L'inventaire de Commercy mentionne quelques objets d'art en ivoire : un grand crucifix d'ivoire avec croix d'ébène et piédestal d'ivoire ; une «Conception» de la Vierge Marie ; une sainte Thérèse ; un saint Antoine de Padoue en bois avec un Enfant Jésus et des anges en ivoire ; un Christ d'ivoire et sa croix d'ébène avec un cadre en bois doré ; et douze petits tableaux d'ivoire en relief avec cadres de bois doré, représentant des scènes de l'histoire profane.

Tapiserie

Quelques pièces de tapisserie seulement figurent à l'inventaire en dehors du mobilier meublant. On peut citer : un Christ brodé en soies de plusieurs couleurs sur fond de satin blanc avec cadre d'ébène ; 4 tableaux en soie représentant des oiseaux et des fleurs sur fond de satin blanc ; 3 tapisseries de verdure ; une tapisserie de Nancy pour buffet. Notons surtout : «Une tenture de tapisserie de la manufacture de Nancy, à fond jaune et fleurs vertes, contenant onze *laix*».

Pendules

Deux grandes pendules de marqueterie, aux armes de Lorraine, avec ornements de cuivre. Deux pendules plus petites, en ébène et cuivre doré.

Objets d'argent

L'inventaire énumère toute une bimbeloterie hétéroclite au milieu de laquelle on relève : deux seaux à rafraîchir, en «argent haché» et, distinguant le poinçon de Paris et le poinçon de Milan : une lampe de chœur de 10 marcs 3 onces, six flambeaux de 16 marcs, 5 petits flambeaux de 5 marcs, 4 petits flambeaux de 6 marcs, quatre girandoles, 2 petites croix de Lorraine de 6 marcs, un bassin et une aiguière provenant de Milan, 14 marcs 2 onces, une théière, 8 cuillers et une mouchette, 17 cuillers, 17 couteaux, 5 salières, un cadenas et six assiettes de vermeil, pour 14 marcs et 6 onces, une cassolette d'or, deux cornets à encre, deux sablières, une boîte de vermeil, un bénitier de poche et une écritoire d'argent au poinçon de Bruxelles comprenant une table, un cornet, une sablière, une boîte pour pain à cacheter, un éteignoir et une sonnette, le tout pesant 4 marcs.

Rappelons ici que le marc représente 244,75 grammes et l'once 30,59 grammes.

L'inventaire citait encore divers autres petits objets et quelques pièces cassées comme des plaques de girandoles.

Objets d'art

Une centaine d'objets d'art disparates figurent à l'inventaire. Mentionnons en particulier : des «cabarets vernis de la Chine», des tasses et des soucoupes, boîtes, paniers, jattes carrées, «cantines», neuf écritoires, sept tableaux-miniature, les armes du cardinal de Retz sur un cuivre, avec des objets personnels ayant appartenu au prélat : sa calotte, ses mules..., des pendules, des objets de piété (reliquaires), un Christ d'ambre jaune dans une boîte de cuivre doré, un miroir de toilette avec un cadre en bois de Sainte-Lucie, des gemmes travaillées en forme de boîtes, de coupe et de soucoupes, au nombre de soixante-dix et plus, ainsi qu'une douzaine d'«objets chinois».

Dans l'inventaire figurent huit «caves» qui sont des coffrets contenant des flacons à liqueur ou des pots à tabac. Le texte signale et détaille ainsi une «tabagie» de bois de violette garnie en dedans de satin bleu, dans laquelle se trouve une boîte d'argent, deux flacons, deux gobelets, un bougeoir, un éteignoir, un entonnoir, une boîte à briquet et deux presses à tabac, le tout d'argent.

Ensuite se présentent dans l'inventaire d'innombrables objets en porcelaine. Nous en avons compté 198 et il y en a davantage. Nous avons trouvé aussi : un «coco» monté sur cuivre doré, 1 flacon de cristal avec bouchon d'argent, deux petites trompes de chasse, un moulin «a café» en fer, des ustensiles pour café et pour *chocolate* (sic), des objets en «boucareau», le *boucaro* d'après Littré étant une terre rouge d'origine espagnole : une théière de boucareau, 55 pièces de *boucareau*, tant jattes que soucoupes, trois tasses d'albâtre, un gros gland d'or et de soie cramoisie, un soufflet de marqueterie d'ébène noire et enfin, objet sans rapport avec ce qui précède : une carte chronologique des empereurs romains, en latin, sur parchemin.

Cabinets et cabarets

On en dénombre 7 : un petit cabinet à deux corps, «façon de la Chine», un corps à cinq tiroirs, l'autre à un tiroir et deux battants.

- Un cabaret de la Chine à quatre pieds de biche, tiroir verni façon de la Chine, fond noir à fleurs d'or.

- Un cabaret en forme de table vernie façon de la Chine avec ornements et quatre pieds de biche bronzés.

- Une table de tric-trac de bois noir à garniture de cuivre doré et deux tiroirs, dames, cornets, dés et deux jeux d'échecs, avec tapis de cuir noir.

- Un grand cabinet verni façon de la Chine, ornements de nacre, perle, fonds de glace, douze tiroirs et deux battants qui les enferment. - Deux grands cabarets vernis de la Chine rouge et or.

Commodes

Elles sont au nombre de 6 : une commode en bois de poirier en marqueterie, quatre pieds en pommes, quatre tiroirs garnis de cuivre.

- Une commode de bois d'olivier à trois tiroirs et garnitures de cuivre.
- Une commode en bois de violette et marbre jaspé et quatre tiroirs, garniture de cuivre doré.
- Une commode de bois de rapport, garniture de cuivre. Une commode de bois de chêne, vieille, et trois tiroirs.
- Une grande commode de chêne à quatre tiroirs.

Bureaux

Il existe cinq bureaux : un grand bureau de marqueterie à deux faces, huit pieds, sept tiroirs, dessus en tapis de velours.

- Un grand bureau de marqueterie à huit pieds, trois tiroirs sur chaque côté, deux au milieu.
- Un grand bureau en racine d'olivier, marqueterie, six pieds à colonnes torsées, un grand tiroir, dix autres tiroirs et deux volets, garniture de cuivre doré.
- Un petit bureau d'écaille rouge, marqueterie, cinq tiroirs, garniture de cuivre doré.
- Un petit bureau de bois à huit pieds et seize tiroirs.

Fusils et armes à feu

Les fusils et armes à feu terminent l'inventaire et sont énumérés avant la batterie de cuisine. Voici la composition de cet ensemble : deux fusils à étui de cuir, un fusil ordinaire et un fusil à canon bronzé incrusté de fleurs d'or, avec l'écusson des Armes de Lorraine en argent.

- Six boulets de fer.
- Quarante cinq arquebuses à crocs, mousquets, vieux fusils, la plupart sans monture.
- Deux petits canons aux armes du cardinal de Retz.
- Quatre petits canons aux armes de Sarrebrück.

Livres

Il a existé une bibliothèque au château de Commercy. On sait que, de son vivant, le cardinal de Retz, premier formateur de celle-ci, en avait légué une importante partie à l'abbaye bénédictine de Saint-Mihiel. Devenu possesseur du château, le prince de Vaudémont ne se désintéressa pas de la question. Il existe, dans l'inventaire de 1732, une précieuse

mention au sujet de la bibliothèque. Celle-ci se compose, dit la mention, de 423 volumes de différentes façons et reliures et les volumes sont tous dépareillés. La raison ? «La bibliothèque de Commercy a été triée ci-devant par feu le prince de Vaudémont pour en former une à la Chartreuse», cette Chartreuse de Bosserville que son père avait fondée. Par la suite, une fois que le duc Léopold fut entré en possession de Commercy, le bibliothécaire de Lunéville, le célèbre Valentin Jamerey-Duval, vint opérer d'autres prélèvements «pour augmenter celle de Monseigneur», autrement dit pour augmenter la bibliothèque du duc de Lorraine au château de Lunéville. Les 423 volumes ci-dessus n'étaient plus donc que les résidus de la bibliothèque primitive.

Les estampes

Quelques estampes figurent à l'inventaire : douze grandes estampes représentant des fables. Vingt-quatre estampes représentant des événements des règnes d'Henri IV et de Louis XIII «dessins de Rubens». Cent vingt sept estampes petites et grandes, représentant des édifices de Rome, des paysages et des plans. Quatre estampes sous verres, à cadres dorés, représentant des fables «ouvrage d'Albane», et enfin sept estampes représentant les sacrements.

Les tableaux

Les tableaux constituent la partie la plus originale du mobilier du château de Commercy. L'originalité naît du nombre considérable qui est le leur : 368 tableaux. Elle naît aussi de la variété des sujets : sujets religieux, sujets mythologiques, sujets historiques, scènes de bataille, paysages, portraits de famille, portraits des amis de la famille, allégories, portraits tirés de l'hagiographie chrétienne.

Visiblement, le prince de Vaudémont, qui a rassemblé cette collection, était un amateur d'art. Les pays où il a vécu, la Belgique, Milan et le Milanais, Paris, Tolède, l'Allemagne rhénane, l'ont mis à même de faire des achats dans les meilleurs pays producteurs. Comme l'acquéreur jouissait d'importants moyens financiers et comme il n'était pas limité par la place pour héberger ses tableaux, il pouvait se permettre à peu près toutes les acquisitions.

L'inventaire des tableaux n'a pas été réalisé par des artistes mais par des déménageurs. Aussi les indications procurées portent-elles surtout sur la matière employée : tableau peint sur bois, peint sur cuivre, quand ce n'est pas de la toile. La description morphologique porte naturellement sur la forme : carrée, ovale etc..., mais aussi sur la taille : grand, fort grand, petit, en long etc. Le cadre, quand il en existe un, est toujours décrit avec soin

: bois doré uni, bois sculpté doré, bois d'ébène, bois mouluré doré etc. Malheureusement, la description des sujets est habituellement fort vague et les noms des artistes, sauf exceptions, ne sont jamais indiqués.

Cette absence de noms d'auteur est une caractéristique des inventaires anciens dans leur quasi-totalité. Cette carence serait-elle de nature à nous faire considérer les vieux inventaires comme des documents indignes de notre attention ?

Certainement pas, car si un inventaire isolé se révèle inutilisable, plusieurs inventaires de diverses époques peuvent, par recoupements, apporter aux chercheurs des indications de la plus grande valeur.

On montre ainsi au Musée des Offices à Florence un très beau paysage champêtre de Rubens intitulé : «Il ritorno dai campi», Le Retour des champs. Ce tableau n'était, jusqu'à ces dernières années, pas autrement identifié.

Or une archiviste de l'Archivio di Stato de Florence, M^{me} Alessandra Contini, a pu établir récemment que ce tableau avait été mentionné sur un ancien inventaire comme ayant été envoyé du château de Lunéville en 1737-1738. Il est certain que si les anciennes descriptions avaient été plus explicites, la provenance aurait été établie plus tôt.

Voici une liste des tableaux indiqués dans l'inventaire avec une mention d'auteur :

- ∞ Portraits (deux) de Ferdinand et d'Isabelle son épouse, roi et reine d'Espagne, tous deux à cheval «ouvrage de Vandeck», c'est-à-dire de van Dyck.
- ∞ «Deux tableaux représentant des Batailles avec leurs cadres de bois doré, peints par Michel Ange»
- ∞ «Un dessein de Raphaël, sur papier en encre de la Chine représentant saint Sébastien»
- ∞ Une descente de Croix, «ouvrage de Vandeck», c'est-à-dire de van Dyck.

On aimerait pouvoir mettre un nom d'auteur sur certaines œuvres dont les titres procurent une impression de «déjà-vu», telles que celles-ci : «Le jugement de Pâris, peint sur airain», «Une descente de Croix peinte sur cuivre, cadre de bois d'ébène à couronnement de feuille d'argent», deux petits tableaux peints sur bois : «Un ramoneur de cheminée», «Un brandevinier», «Une noce de village» avec cadre doré et un faux cadre de bois noir, «Un paysage peint sur bois représentant les bacchantes (sic) de Flandre», «Flagellation de Notre-Seigneur peint sur airain», «Deux paysages avec des figures flamandes», «Sainte-Vierge et Enfant-Jésus

«peinture à l'allemande», deux tableaux : le port de Tortone et Alexandrie, avec barques et gibier, et bien d'autres tableaux hagiographiques ou mythologiques.

Voici une liste de portraits de personnages historiques ou contemporains bien identifiés, autres que des saints anciens (saint François d'Assise) ou récents (saint Charles Borromée) :

- ∞ Le duc de la Mirandole
- ∞ Catherine de Lorraine
- ∞ M. le duc de Bourgogne
- ∞ M. le duc d'Elbeuf
- ∞ Charles V en cuirasse
- ∞ M^{me} la duchesse d'Elbeuf et ses deux filles
- ∞ Portrait de la Reine-Duchesse en manteau royal
- ∞ Portrait de Guillaume III et de Marie II d'Angleterre
- ∞ M. de Lovigny
- ∞ La Reine-Duchesse en manteau royal dans son fauteuil
- ∞ M^{me} de Fürstenberg à la chasse
- ∞ Le duc de Mantoue
- ∞ Un vieux seigneur qui a le collier du Saint-Esprit
- ∞ Charles IV de Lorraine, M^{me} de Cantecroix, M^{me} la princesse de Vaudémont
- ∞ M^{me} de Lunaty
- ∞ Les portraits de Charles II, roi d'Espagne, et de la reine son épouse
- ∞ Louis XIV
- ∞ Philippe V, roi d'Espagne
- ∞ Le Dauphin
- ∞ Le chevalier Saint-Georges
- ∞ Philippe V et la reine son épouse
- ∞ M. le duc de Bourgogne
- ∞ M. de Chamillard, ministre de Louis XIV
- ∞ Quatre portraits des enfants de S.A.R. le duc Léopold
- ∞ Quatre tableaux : la duchesse de Mantoue, M^{me} la Dauphine, la princesse de Craon, Mademoiselle de Verchin
- ∞ Marie-Thérèse d'Autriche dans un fauteuil
- ∞ Le prince de Vaudémont fils

- ☞ Le fils de M. le prince d'Elbeuf
- ☞ La princesse de Lillebonne
- ☞ Le duc et la duchesse de Parme
- ☞ Portrait de Mme de Bieume (sic)
- ☞ Portrait de la reine d'Espagne appuyée sur la médaille du roy son époux
- ☞ Portrait de Louis XV
- ☞ Madame Barbavar
- ☞ Portrait de l'archevêque de Vienne
- ☞ Trois portraits de Philippe V
- ☞ Portrait de M^{me} de Cantecroix
- ☞ Deux tableaux semblables représentant Charles II, roi d'Espagne, et la reine son épouse en Amazone
- ☞ Portraits de M^{me} de Cantecroix et de M^{me} d'Elbeuf servant de dessus de porte
- ☞ Portrait du feu prince de Vaudémont qui servait de dessus de trumeau
- ☞ Dix tableaux représentant des chiens de l'équipage du feu prince de Vaudémont
- ☞ M. le prince de Vaudémont à cheval
- ☞ Deux tableaux : le roi d'Espagne Charles II et la reine son épouse
- ☞ M^{me} de Champinelle
- ☞ Portrait d'une reine d'Espagne, en pied
- ☞ Une reine d'Espagne
- ☞ Madame de Brionne.

Le mobilier laissé à Commercy

L'inventaire du château de Commercy en 1732 se termine par une longue énumération d'« autres effets » qui furent déposés au couvent des Capucins de la ville. L'énumération comporte douze pages. On peut y relever : cent quatre paires de chenets, soixante cinq accessoires de cheminée (pincés, tire-braises...), vingt-trois broches et «hâte-lesse» ; trente-cinq poêles, six grilles et trépieds, deux fourneaux de fonte, seize plaques, onze réchauds et braisiers, trente neuf lanternes et en plus divers lumignons, huit bassinoires de cuivre, divers ustensiles en fer blanc : sept cafetières, vingt moules à glace et entonnoirs, des plaques et des poêles de four, des platines de feu, et tout un bric-à-brac d'objets divers.

Aux objets de cuisine et aux nécessaires à feu s'ajoutait un important mobilier qu'on renonça à mettre en caisses et à envoyer au «château» de Nancy. Parmi l'énumération de ces meubles dépareillés, on peut observer

: vingt-cinq fauteuils, cent soixante deux chaises, dix chaises pliantes, sept tabourets, dix bibliothèques murales à suspendre, cent cinquante huit tables et guéridons, meubles dorés, vernis ou plus modestes, dix lustres en bois doré, quarante trois «bras» en bois doré et, il faut bien les citer pour l'authenticité : trente et une chaises percées, vingt sept «bassins de chambre» et cinquante quatre «pots de chambre».

Citons enfin quelques curiosités que les serviteurs du duc François III mirent en dépôt, avec le reste du mobilier, au couvent des Capucins de Commercy : huit tables de jeu «garnies», un jeu de trou-Madame et son tapis de drap vert, un billard et son tapis vert avec douze masses et cinq queues, un clavecin «délabré», trente neuf paniers pour servir «le fruit», trente neuf cuvettes de toilette et des brocs pour l'eau, quatre grandes toiles peintes aux armes de «Leurs Altesses Royales», deux feuilles de fer battu aux armes du cardinal de Retz, ancien souverain de Commercy, un portrait de Louis XIV en manteau royal, avec son cadre ovale, soixante douze bois de cerf et, notation désolante pour terminer : onze objets d'infirmes ayant appartenu au prince de Vaudémont qui souffrait de rhumatismes déformants : fauteuils, chaises, chevalets et «crosses», derniers biens meubles d'un homme splendide et magnifique, tant qu'il fut dans la force de son âge.

Les quatre «grandes toiles peintes aux armes de L.A.R.» que nous venons de citer faisaient partie d'un dernier ensemble d'objets mis au rebut que les serviteurs du dernier duc n'avaient pas cru devoir apporter au couvent des Capucins de Commercy, mais avaient abandonné dans un galetas du château comme «ne pouvant être transportés à cause de leur caducité et peu de valeur». Ces objets se composaient de quelques vieilleries parmi lesquels on peut observer «deux vieux fourneaux de fer battu», «deux autres grands fourneaux qui servaient pour les oranges» et «deux cages à écureuil»...



Discussion

Au terme de cet exposé, le Président souligne l'élégance du propos, l'importance de l'érudition, l'intérêt de cette communication, le tout s'insérant dans la grande tradition historique de l'Académie, et donne la parole aux intervenants :

Monsieur Rose évoque l'importance d'un inventaire des instruments de musique au sein de la cour de Commercy. Monsieur Hubert Collin précise qu'à Commercy, il y a bien une musique de chasse et que, dans l'organisation de cette cour, la musique relève de l'écurie. Monsieur Hu-

bert Collin précise ensuite que la batterie de cuisine à Commercy était fabuleuse mais nécessaire à la vie de près de 400 personnes. A la mort du prince de Vaudémont, l'essentiel de cette cuisine, avec le reste du mobilier utilitaire, a été donné aux capucins installés dans la seigneurie. Un beau cadeau.

Monsieur Sadoul ayant fait état de la fortune considérable du fils de Charles IV, Monsieur Hubert Collin se saisit du propos pour préciser que cette fortune n'a pas une origine tout à fait innocente. En effet, Monsieur Collin estime que le Prince de Vaudémont a dû organiser quelques opérations financières sur des terres données en gage à ses créanciers et, bien sûr, jamais remboursées, ce qui, par la suite, lui a permis d'en tirer quelques rentes.

A l'inverse, Monsieur Hachet évoque le Prince d'Elbeuf qui a vécu à Gondreville et y est mort ruiné. Ses fouilles sur le site d'Herculanum lui avaient imposé d'engager toute sa fortune, son mobilier et jusqu'à ses hardes, auprès de son régisseur.

Monsieur Hubert Collin, comparant les périodes, et imaginant que l'argent d'aujourd'hui n'est pas celui de l'époque, estime que, si maintenant le budget de l'état consiste à payer ses fonctionnaires, à l'époque du Prince de Vaudémont, celui-ci pouvait allégrement se servir dans les caisses de l'état.

Monsieur Bonnefont, quant à lui, préfère croire qu'une partie de la fortune du prince de Vaudémont, longtemps habitué des armées, provenait de prises de guerre.



Bibliographie

- Michel ANTOINE, Henry Desmarest (1661-1761). Biographie critique. Paris, A. et J. Picard, 1965, 214 p. in-8°. (Vie musicale en France sous les rois Bourbons, t. 10) - [8° L III 143].
- Marquis de BEAUVAU, Mémoires du marquis de Beauvau pour servir à l'histoire de Charles IV duc de Lorraine et de Bar. Cologne, Pierre Marteau, 1690, 456 p. in-12 - [GP II 371].
- Bibliothèque nationale. Collections manuscrites sur l'histoire des Provinces de France. Inventaire par Ph. LAUER. Tome Ier (Bourgogne-Lorraine). Paris, 1905, in-8°

- [L'inventaire des papiers du prince de Vaudémont se trouve aux pp. 439-485 et concerne les volumes 726 à 970 de la Collection de Lorraine].
- E. Alexandre de BONNEVAL, *Lettres d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse de Lorraine, à la marquise d'Aulède*. Nancy, Société d'archéologie lorraine, 1865, 328 pages (Recueil de Documents sur l'Histoire de Lorraine, t. X).
- Dom Augustin CALMET, *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine...* Nancy, J.-B. Cusson, 1728, 3 vol. in-fol., cartes et pl.
- Deuxième édition augmentée, Nancy, A. Leseure, 1745-1757, 7 vol. in-fol., cartes, pl. et portr.
- Jacques GUILLAUME et Francis ROUSSEL, *Images du Patrimoine*. Com-mercy. Meuse. Nancy, Inventaire général, 1986, 63 p. ill.
- Zoltan HARSANY, *La cour de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1698-1729)*. Nancy, 1939, XXII-585 p. in-8°.
- Comte d'HAUSSONVILLE, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*. Paris, t. IV, 1860, p. 391-400 et passim.
- Nigel KENT-BARBER, *Le prince de Vaudémont, Charles-Henry de Lorraine et le régime espagnol au Milanais, 1700-1707 ; une introduction au fonds Vaudémont*. Thèse de lettres, Paris, 1967, 277-XV ff. [Bibliogr. lorr. ANM, t. VII-3 p. 624 et voir aussi p. 634].
- Charles J.-A. LEESTMANS, *Charles IV, duc de Lorraine (1604-1675). Une errance baroque*. Lasne, Par Quatre Chemins, 2003, 301 p. in-8°.
- Philippe MARTIN, *Une guerre de Trente ans en Lorraine (1631-1661)*. Metz, Ed. Serpenoise, 2002, 383 p. in-8°.
- Léonce PINGAUD, *Le prince Charles-Henry de Vaudémont (1649-1723)*. Besançon, Dodivers, 1879, 32 p. (Mém. Sté émul. Doubs, 1876).
- Ph. de SAINT-SIMON, *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence*. Paris, Ph. de Maubuisson, 1983-1984, 20 vol. in-8° ill. (réédition fac-similé de l'édition Chéruel de 1856).